

ART CONTEMPORAIN LES FEMMES À L'HONNEUR À LA BIENNALE DE VENISE



«Brick House», de Simone Leigh. VINCENTO PINTO/AFP

LA COMMISSAIRE de la 59^e Biennale de Venise, Cecilia Alemani, a fait le pari de montrer uniquement des œuvres de femmes dans l'exposition centrale de la ville, avec des figures renommées et des artistes moins connues. Cette édition se distingue

également par le contexte international: les artistes russes en désaccord avec Moscou ont choisi d'annuler leur participation, tandis que le pavillon ukrainien montrera une œuvre exfiltrée en pleine bataille.

PAGES 26-27



Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.

La Biennale de Venise féminise l'histoire de l'art

La commissaire d'exposition Cecilia Alemani a tenté le pari d'exposer des artistes féminines renommées comme des figures négligées ou méconnues

ARTS

VENISE - envoyés spéciaux

La 59^e Biennale d'art contemporain de Venise envahit toute la ville. Les nations nouvellement participantes ne pouvant plus se loger, faute de place, dans les lieux traditionnels des Giardini et plus récents de l'Arsenal, elles s'établissent ailleurs dans la cité, depuis que ce mouvement d'ouverture aux pays émergents s'est engagé. Une biennale accueille habituellement environ 600 000 visiteurs, mais, malgré une ouverture avancée d'un mois par rapport aux précédentes éditions, il n'est pas certain que le contexte international, entre conflits armés et retour de pandémie, lui permette de renouer avec une telle fréquentation pléthorique. L'heure n'est guère à la fête et cela se sentait dans les journées d'inauguration.

Domage, car elle est passionnante cette biennale, et très surprenante, confiée pour la première fois à une commissaire d'exposition italienne, Cecilia Alemani. Son exposition centrale sonne comme un manifeste : elle ne présente, dans le monumental pavillon international des Giardini - l'extension à l'Arsenal est un peu moins restrictive - que des femmes artistes, un peu plus de 213 venues de 58 pays. Dont la surréaliste Leonora Carrington (1917-2011), autrice d'un livre illustré intitulé *Le Lait des rêves*, qui donne son titre à l'exposition.

Férocité satirique

L'intention est juste et la nécessité de réécrire l'histoire de l'art incontestable. Encore faut-il se donner les moyens d'y réussir. En visitant, on se dit bien vite qu'il manque beaucoup de grandes artistes et que, parmi les présentes, certaines auraient dû être mieux montrées. En dépit de l'hommage à Carrington, les surréalistes sont assez mal traitées. Réunies dans une salle en sous-sol, mal éclairée et à la moquette moutarde, plusieurs d'entre elles ne sont représentées que par des œuvres mineures : ainsi en est-il de Toyen, de Dorothea Tanning, de Claude Cahun ou de Remedios Varo. Même remarque pour l'abstraction : cette partie est loin de pouvoir se mesurer à l'excellente exposition « Elles font l'abstraction », qui a eu lieu l'hiver dernier au Centre Pompidou. Carla Accardi est l'une des rares, avec Vera Molnar, convenablement exposées, alors que Sonia Delaunay est réduite à des petits dessins, ce qui vaut toujours mieux que l'absence de Joan Mitchell, Helen Frankenthaler ou Lee Krasner.

Parmi les vivantes, rares sont celles qui ont une salle personnelle où affirmer leurs sujets et leurs modes de création. Miriam Cahn et Paula Rego font toutes deux la démonstration de leur férocité satirique. Sans doute dira-t-on qu'elles sont largement reconnues,

mais leur présence violente fait le plus grand bien au parcours du pavillon international, où le fil de la démonstration se perd dans l'abondance et la variété des exemples. Il bénéficie aussi de l'apparition d'artistes moins connus, souvent jeunes : la Danoise Sidsel Meineche Hansen pousse la sculpture et la vidéo jusqu'à une crudité froide qui crée le malaise, ce qui est aussi le mérite de la photographe polonaise Aneta Grzeszykowska et, plutôt dans le tragi-comique, celui de l'Allemande Jana Euler, née en 1982, qui lance à l'attaque un ban de requins blancs mordeurs en céramique vernissée.

Dans un registre plus apaisé, l'Éthiopienne Merikokeb Berhanu fait contempler ses abstractions biomorphiques puissamment colorées. La Chilienne Cecilia Vicuña et la Brésilienne Rosana Paulino sont plus proches du surréalisme et de ses symboliques animales et érotiques. D'autres arrêtent moins le regard ou semblent trop proches de références connues.

Paulino est exposée dans la seconde partie du « Lait des rêves », à l'Arsenal. Ce bâtiment tout en longueur contraint à disposer les artistes à la file, et on ne se souvient pas de commissaire qui ait su éviter l'effet d'énumération, au risque de générer une certaine confusion. Certains choix, là aussi, laissent perplexes. Les sections historiques, baptisées « capsules temporelles », souffrent des mêmes défauts. Ainsi, du côté du cubo-futurisme et du mouvement dada, on se réjouit vivement de voir célébrées Alexandra Exter et Elsa von Freytag-Loringhoven, dite « la baronne dada », amie de Duchamp, mais on déplore que Hannah Höch n'ait droit qu'à deux fac-similés de ses formidables collages. Côté pop, on se réjouit de voir Kiki Kogelnik largement accrochée et on regrette qu'Evelyne Axell et Pauline Boty semblent inconnues ou que Niki de Saint Phalle soit réduite à une unique « Nana ». Il reste décidément encore beaucoup à faire pour en arriver à un degré de connaissance et de reconnaissance égal entre toutes les artistes, quel que soit leur genre.

Reste que Cecilia Alemani aura été la première à tenter ce pari, qu'elle montre des artistes captivantes, met en lumière des méconnues, ressuscite des figures négligées et en tire d'autres vers l'art contemporain, comme Joséphine Baker pour sa danse célèbre et dénudée, ou Aletta Jacobs, première femme à obtenir son diplôme de médecine aux Pays-Bas, qui fabriqua en 1840 des poupées en papier mâché de femmes parturientes pour montrer aux sages-femmes les différentes phases d'un accouchement.

Œuvre exfiltrée d'Ukraine

L'autre raison de trouver cette biennale plus intense et vivante que d'autres dans le passé tient aux circonstances présentes. Elle témoigne de ce dont sont capables les artistes face à l'histoire. Avec en premier lieu les Russes, qu'il convient de saluer : à l'annonce de

l'invasion de l'Ukraine par leur pays, ses représentants, Kirill Savchenkov et Alexandra Sukhareva, ainsi que leur commissaire, Raimundas Malasauskas, ont clamé leur opposition à cette guerre et ont décidé d'annuler leur participation. Le pavillon russe est donc fermé et surveillé par un carabinier.

Il faut aussi rendre hommage à la pugnacité ukrainienne : l'artiste Pavlo Makov, 63 ans, expose une *Fontaine de l'épuisement* (*Fountain of Exhaustion*) constituée d'une pyramide de 78 entonnoirs de bronze et réalisée en 1995 dans un autre contexte : elle entendait alors symboliser « l'absence de vitalité dans les sociétés - dont l'Ukraine - post-soviétiques ». L'œuvre a été exfiltrée du pays en pleine bataille, convoyée à travers l'Europe par une conservatrice, Mariia Lanko, qui l'a chargée dans sa voiture et apportée à Venise. Le socle, intransportable, a été refait en Italie.

La guerre cause d'autres dommages collatéraux à Venise : le pavillon du Kazakhstan a été ainsi bricolé avec les moyens du bord, la livraison des matériaux prévus ayant été perturbée par le conflit. Ce qui incite à s'interroger sur la pertinence d'organiser un tel événement en de telles circonstances. Mais

le désordre mondial suscite aussi quelques beaux exemples de solidarité internationale : le pavillon nordique, qui accueille habituellement Finlande, Norvège et Suède, a été offert cette année à la nation sami, 80 000 autochtones du Grand Nord, qui sont représentés par trois artistes issus de cette communauté, Pauliina Feodoroff, Maret Anne Sara et Anders Sunna. Pour sa part, le pavillon des Pays-Bas accueille l'Estonie.

D'autres, à l'inverse, n'ont pas encore assimilé cette ouverture d'esprit : le communiqué de presse qui présente l'excellent Francis Alys, qui a vécu au Mexique pendant des décennies, croit utile de préciser que le pavillon belge est flamand... On dirait plutôt qu'il est universel, ne serait-ce qu'en raison de son sujet - les jeux d'enfants partout dans le monde, qu'il filme admirablement.

Road-movie dans Beyrouth

D'une première visite dans ces pavillons nationaux, on retiendra, outre donc l'installation d'Alys, celle, moins convaincante car grandiloquente, du pavillon américain, dont la représentante, Simone Leigh, première femme noire à être choisie pour Venise par son pays, est également une des héroïnes de l'exposition de Cecilia Alemani : une de ses sculptures monumentales accueille les visiteurs à l'entrée de l'Arsenal et une seconde, toute dorée, les attend à la sortie, clôturant l'accrochage comme on le fait en musique d'une dominante.

Beaucoup plus marquante est la prise de possession du pavillon français par Zineb Sedira pour une réflexion sur l'histoire entre Algérie et France à travers le cinéma. Dans le pavillon libanais, c'est aussi un film entre loufoque et tragique de la réalisatrice Danielle Arbid - un road-movie dans Beyrouth à la recherche de quelques milliers de dollars - qui répond à l'installation tout à la fois pimpante

et déchiquetée du peintre Ayman Baalbaki, ce qui fait de ce pavillon l'un des plus réussis de l'Arsenal. Cinéma toujours, en 3D cette fois : la très étrange transposition du mythe d'Œdipe dans un bidonville de la banlieue d'Athènes par Loukia Alavanou qui met, un quart d'heure durant, l'œil et les nerfs à l'épreuve.

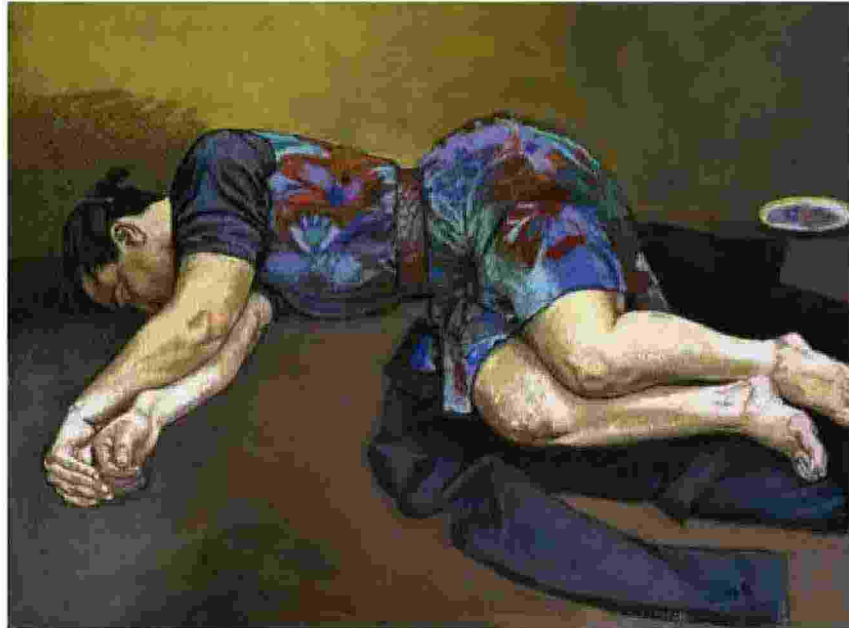
Surprise encore : dans le pavillon de Pologne, les trois frises superposées courant sur les quatre murs de l'artiste Malgorzata Mirta-Tap : celle-ci a actualisé des fresques aux sujets astrologiques du Palazzo Schifanoia de Ferrare (Emilie-Romagne), pour les transposer dans la société des Roms de Pologne dont l'artiste est originaire. Un pur

chef-d'œuvre de découpages, montages, coupures et peintures. Ce sont des révélations telles que celle de cette artiste qui légitiment la biennale. On en trouve d'autres preuves dans les expositions dites collatérales et les représentations nationales disséminées dans la ville, dont on reparlera. ■

HARRY BELLET
ET PHILIPPE DAGEN

« Le Lait des rêves », 59^e Biennale d'art de Venise. Jusqu'au 27 novembre 2022. Labiennale.org

**LA PRÉSENCE
VIOLENTE
DE MIRIAM CAHN
ET PAULA REGO
FAIT LE PLUS GRAND
BIEN AU PARCOURS
DU PAVILLON
INTERNATIONAL**



« Sleeper » (1994), de Paula Rego. COURTESY THE ARTIST/NICK WILLING, PRIVATE COLLECTION/PAULA REGO

Au pavillon français, Zineb Sedira fait visiter les coulisses de sa propre histoire

DÈS LA PORTE FRANCHIE, il est clair que quelque chose n'est pas normal. On se trouve dans une salle de bal, avec un bar et ses bouteilles au fond, des tables et des chaises le long de la piste et, sur le parquet, des croix et des tirets tracés avec des rubans adhésifs. Cette pratique est commune au théâtre, à la danse et au cinéma : elle guide les interprètes. Ici, c'est le cinéma qui est en cause. La création originale de Zineb Sedira pour le pavillon français a pour sujet premier les tournages des années 1960 et 1970 en Algérie, après l'indépendance, quand plusieurs réalisateurs sont venus y travailler.

Mais cette histoire méconnue n'est pas simplement exposée. Elle devient film à son tour, celui que l'artiste a tourné dans ces décors en janvier et qui est projeté dans la salle aménagée derrière eux. « Dès le départ, affirme-t-

elle, je savais que je voulais transformer le pavillon en studio de cinéma, qu'il y aurait des décors, des costumes. Que je tournerais là et qu'ensuite les accessoires resteraient sur place, comme des traces de ce qui avait eu lieu, presque comme si on avait dû quitter le studio en panique et tout laisser derrière, les caméras, les câbles, les meubles. » Tout : bobines, livres, disques, affiches de film, robes sur un portant – celles que l'artiste porte à l'écran.

« Je suis un peu bordélique »

« Mise en abîme », dit-elle. Impossible en effet d'oublier que ce que l'on regarde a été mis en scène et joué, puisque ce qui a servi à l'opération est toujours là. Mais cet échange entre objets et images a une autre conséquence : il crée un sentiment de proximité. Le film a des séquences d'une extrême

simplicité car l'art, ici, est de ne tomber dans aucun effet de style. « Je suis une réalisatrice un peu bordélique, dit d'elle-même l'artiste. Je filme, je filme, je filme, intuitivement. Je reviens avec des heures et des heures de rushes et le montage est un énorme travail. » Il est cette fois d'autant plus délicat qu'il intègre aux images de l'artiste des fragments des films anciens qui sont à l'origine de son projet. Le plus présent est celui du réalisateur italien Ennio Lorenzini, tourné en 1964-1965, *Les Mains libres*, réputé perdu, dont elle a retrouvé une bobine qui est en cours de restauration.

Comment assurer la cohérence de ces éléments hétérogènes ? Par la voix off, très présente. « Très vite, explique l'artiste, je me suis aperçue en écrivant la voix off que ce ne pouvait être que mon histoire, prise dans la grande his-

toire. Il me fallait parler d'événements intimes, parce qu'ils ont un lien avec le fait d'avoir grandi entre la France et l'Algérie. » L'intrication de la « grande » histoire – la guerre, l'indépendance de l'Algérie – et de son histoire familiale – émigration, banlieue, militantisme – est en effet, depuis ses premières vidéos, *Mother Tongue* en 2002 et *Mother, Father and I* en 2003, le principe directeur de son œuvre.

Depuis une décennie, elle conduit de longues enquêtes d'historienne et d'archiviste, qui lui permettent de retrouver les images oubliées qu'elle fait revivre par les siennes. Avec *Les rêves n'ont pas de titre*, elle trouve une forme nouvelle, ni fiction ni documentaire, qui allie installation et cinéma de façon remarquablement convaincante. ■

PH. D

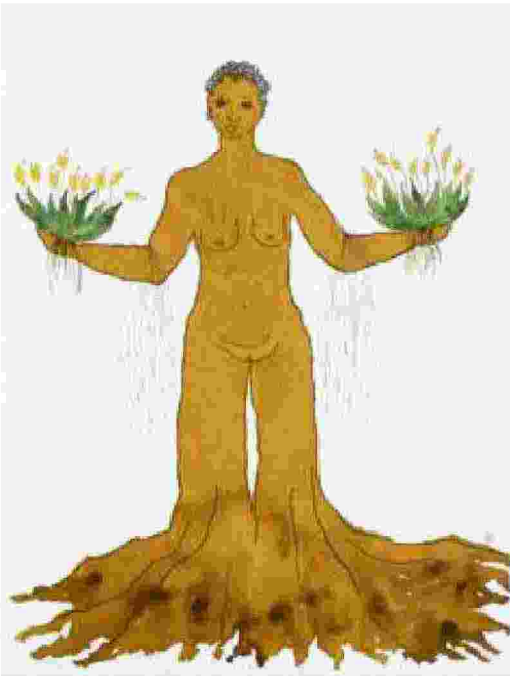


« Leoparda de Ojitos » (1977), de Cecilia Vicuña. COURTESY THE ARTIST/COLLECTION BETH RUDIN DEWOOD/LEHMANN MAUPIN



« Daddy Mould » (2018), de Sidsel Meineche Hansen.

Ritaglio stampa ad uso esclusivo del destinatario, non riproducibile.



Œuvre de la série « Jatoba » (2019), de Rosana Paulino.
COURTESY OF THE ARTIST ; MENDES WOOD DM / ROSANA PAULINO / BRUNO LEÃO



« Portrait of Madame Dupin » (1947), de Leonora Carrington. GERTRUD V. PARKER COLLECTION / COURTESY GALLERY WENDI NORRIS / ESTATE OF LEONORA CARRINGTON / ARS



MARCO CAPPELLETTI



« Sans titre LVII » (2021), de Merikokeb Berhanu. COURTESY ARTIST ; ADDIS FINE ART / MERIKOKEB BERHANU